

WILLIAM

FINNEGAN
VAGUES À L'ÂME

Prix Pulitzer 2016, « Jours barbares », l'autobiographie du journaliste américain William Finnegan, vient de sortir en France. Ou comment une vie entière a été guidée par la passion secrète du surf. PAR ESTELLE LENARTOWICZ



Robert Wright

Au-dessus de sa tête, suspendue tel un gigantesque gri-gri au plafond de son appartement, une Mini-Malibu 7'2 Rusty Quad Swallow Tail. «C'est ma préférée. Celle que je prends quand je pars surfer par ici, près de New York.» Avec son mètre quatre-vingt-quinze et sa chevelure d'argent, il a des airs de Richard Gere. Son visage, recouvert de minuscules cicatrices, est comme poncé par le sel, le soleil, le choc de milliers de vagues. Grand reporter au *New Yorker* depuis 1984, spécialiste des questions raciales et de l'immigration, William Finnegan vient tout juste de faire son coming out de surfeur. Longtemps, le sexagénaire a tardé à s'atteler à ce chef-d'œuvre que deviendra *Jours barbares*, couronné par le prix Pulitzer 2016 dans la catégorie autobiographie. «J'avais toujours plus urgent à écrire : une enquête sur la guerre civile au Soudan, un reportage sur un nouveau cartel mexicain... Mais je crois aussi que je craignais qu'une fois ma passion dévoilée, on cesserait de me prendre au sérieux. Aux États-Unis, on voit les surfeurs comme des fumeurs de marijuana un peu bêtas. Souvent à raison !» L'histoire d'amour entre Finnegan et l'océan commence près de Laguna Beach, dans la banlieue de Los Angeles, alors que William – mais il préfère qu'on l'appelle Bill – n'a que onze ans. «La première fois que je suis monté sur une planche, j'étais mort de trouille. D'ailleurs, c'est là l'une des particularités du surf : la peur de mourir rôde toujours à l'horizon.» Deux ans plus tard, la famille emménage à Hawaii, où le père de Finnegan travaille pour la télévision. «C'est là-bas, dit-il, que ma passion pour les vagues a vraiment pris corps.» Dans l'océan, le garçon découvre un mode d'existence parallèle, dans lequel l'exigence de pureté et la quête d'absolu peuvent triompher de tout. Notamment des humiliations dont l'adolescent fait l'objet en raison de sa couleur de peau : «Au collège, j'étais d'abord un haole, c'est-à-dire un Blanc.»

D'Honolulu à San Francisco en passant par l'Indonésie, l'Afrique du Sud et les côtes éthiopiennes, Finnegan a surfé toutes les plus belles vagues du monde. Après l'université, il entreprend un voyage initiatique façon Endless Summer, «consacré au surf et à rien d'autre». Avec son copain Bryan, lui aussi écrivain, surfeur, le voilà qui consacre quatre ans à traquer la vague à travers le monde, tournant le dos à une vie plus stable, conforme aux convenances. «Nous pensions que c'était la vraie vie, la seule qui vaille la peine d'être vécue... Bien sûr, nous avons tort !» Parmi les moments les plus marquants de cet incroyable périple, la découverte en 1978, dans l'archipel des Fidji, de l'île de Tavarua, qui n'avait à l'époque jamais vu l'ombre d'une planche. Quelques années et un secret éventé plus tard, l'île a intégré le circuit pro et abrite un complexe balnéaire à 400 dollars la nuit... À ses yeux, le surf n'est pas un sport mais une religion ainsi qu'une forme d'enquête, un genre de reportage : «Vous vous rendez dans un lieu dont vous ne savez presque rien, et vous tentez, à force d'observation et de patience, de comprendre comment ce petit microcosme fonctionne. Qui sont les acteurs en présence ? Quelles dynamiques les habitent ? Pour le journaliste, ce monde peut être une ville, une communauté, un conflit armé. Pour le surfeur, c'est l'océan. Car tous les surfeurs sont des océanographes.» Aujourd'hui, l'écrivain journaliste a troqué les plages de sable pour les gratte-ciel de Manhattan, où il habite avec sa femme et sa fille. Entre une tribune sur le désastre Trump et son enquête sur cette haute magistrate fédérale dont il taira le nom, le glorieux géant saisit sa planche et, d'un pas long et tranquille, s'en va danser la houle sur une autre partie du globe. Surfeur un jour, surfeur toujours... ●
«Jours barbares», par William Finnegan, traduit de l'anglais par Franck Reichart, éditions du Sous-sol, 528 p., 26,50 €